

dotSUB.com ou le meilleur du pire web 2.0

Nous en savons quelque chose à Framasoft, il n'est pas toujours facile de sensibiliser le grand public aux logiciels libres. Mais il en va de même pour l'usage général d'internet où nombreux sont mes proches qui se contentent du mail et de parcourir la toile comme une grande vitrine à regarder passivement quand bien même ils se construisent leur propre parcours via les liens hypertextes.

Combien sommes-nous en effet à comprendre et utiliser les fils [RSS](#) pour faire venir l'info pertinente à nous et non plus l'inverse ? Combien sommes-nous à comprendre que derrière Wikipédia il y a un outil extraordinaire qui s'appelle un [wiki](#) (et qui sera enseigné dans quelques années à même l'école) ? Plus généralement combien sommes-nous à appréhender véritablement ce que l'on appelle le [web 2.0](#) ou les réseaux sociaux ou le read/write web (appelez-le comme vous voulez) et qui constitue réellement une nouveauté et un progrès ?

Il y a de nombreuses causes à cette méconnaissance mais je crois qu'elle commence avec le piètre niveau d'anglais de trop nombreux francophones (dont je suis). C'est pourquoi je fus dans un premier temps très agréablement surpris de voir quelques unes des plus intéressantes petites vidéos anglophones explicatives sur le sujet enfin sous-titrées en français.

Les voici donc ci-dessous. La première concerne le RSS, la deuxième le wiki et la troisième le web 2.0 dans son ensemble. Elles sont courtes, percutantes et pédagogiquement de très bonne facture. Faites passer et diffuser...

Mais... car il y a un mais, on se retrouve avec un nouvel exemple de ce que j'appelle péremptoirement le *web 2.0 mais libre 0.2* (en fait ici on est proche du libre 0.0).

Le sous-titrage nous vient du site dotSUB.com et l'outil en ligne qui permet d'obtenir cela est simple et puissant (voir cette [demo](#) pour s'en convaincre). Le hic c'est qu'on cumule pas mal de petits problèmes de liberté en utilisant leur service. D'abord il y a le format flash omniprésent et l'impossibilité de récupérer la vidéo sous-titrée dans un autre format (au format flash aussi du reste). Mais surtout la traduction effectuée est entièrement la propriété de dotSUB.com.

En effet si vous décidez de vous inscrire pour participer à une traduction (ce qui est on ne peut plus louable et généreux) il vous faut d'abord accepter les [Terms of Use](#) et la [Privacy Policy](#) (vous savez, les trucs qu'on ne lit jamais à de rares exceptions près comme ceux qui ont une forte culture du libre !). Et là ça n'a pas l'air d'être très ouvert leur truc. On vous fait miroiter qu'un jour peut-être on tirera des revenus des vidéos sous-titrées (mais on ne sait pas encore comment) mais c'est peut-être pour mieux s'accaparer votre travail.

Extrait du *Terms of Use* :

You understand that the film or video translation you perform is considered to be a "work made for hire" that has been specially commissioned by the contributor and dotSUB LLC, with the contributor and dotSUB LLC being deemed the sole authors of the translation and the owners of the translation and any proceeds that result from the translation. If it is determined that your translation work is not a "work made for hire," then you assign to dotSUB LLC exclusively and irrevocably, forever and anywhere in the Universe, all rights (including, without limitation, all copyrights and renewals and extensions of such copyrights) that you may have in and

to your translation. You also understand that dotSUB LLC's rights in and to the film or video translation you perform extend to every medium of storage, transmission, and display, whether past, present, or future. In return for the consideration that you receive for your translation work, you also waive any "moral rights" that you may have as an author of the translation, as well as any "rental and lending rights" that you may now have or that may be granted by law in the future.

Petite traduction du passage central : vous attribuez à dotSUB LLC exclusivement et irrévocablement, pour toujours et partout dans l'Univers tous les droits (incluant, et sans limitation, tous les droits d'auteur et renouvellements et extensions de tels droits) que vous pouvez avoir dans et sur votre traduction.

Pour toujours et partout dans l'Univers, ils ont de l'humour non ?

C'est d'autant plus étonnant que les vidéos présentées ici sous toutes sous licences Creative Commons. Faudrait mettre nos amis juristes sur le coup pour voir un peu si tout ceci est bien réglo...

Quant à la *Privacy Policy*, voici le dernier paragraphe intitulé *Changes to policy*

dotSUB reserves the right to change this Privacy Policy at anytime. In the event that we make a material change to our policy we will post a notice of the change on this page, and will notify you of the change when you log in to your dotSUB account.

Autrement dit cette *Privacy Policy* ne vaut pas grand chose puisqu'on peut la modifier à tout moment (mais on est gentil on vous préviendra quand même à ce moment là).

Pff... On voudrait rendre les utilisateurs captifs que l'on ne s'y prendrait pas autrement. Encore un bel exemple de l'[Esclavage 2.0](#). Le Libre n'a plus qu'à se retrousser les manches pour proposer un outil similaire à la communauté. Notre petit groupe de traducteurs Framalang en serait plus que ravi !

De l'inexorable déclin de l'empire musical

Qui est en crise ? La musique ou l'industrie musicale ?

Le second aimerait laisser croire que c'est du premier qu'il s'agit mais j'ai ma petite idée sur la question et cet article du célèbre magazine Rolling Stone traduit par nos soins^[1] ne fait que renforcer mon impression.

On notera qu'il n'est pas fait mention des modèles alternatifs que pourraient constituer toutes les initiatives actuelles autour de la musique en libre circulation sous licences Creative Commons ou apparentées. Mais la période est propice et nulle doute qu'il naîtra quelque chose d'intéressant de ce petit chaos dont il est difficile de ne pas rendre l'industrie musicale principalement responsable.

Un système fortement propriétaire et monopolistique opposé à une pratique généralisée du piratage dont sortirait vainqueur un troisième larron qui porterait haut la main les couleurs de la liberté, cela nous vous rappelle rien ?^[2]



Le déclin de l'industrie du disque

[The Record Industry's Decline](#)

Rolling Stone – Brian Hiatt et Evan Serpick – 19 juin 2007

Les ventes de disques plongent et il n'y a pas d'espoir à l'horizon : Qu'est-ce qui a flanché.

Pour l'industrie du disque, ce fut l'une des rares bonnes nouvelles : le nouvel album de Linkin Park s'est vendu à 623 000 exemplaires au cours de sa première semaine en mai, le meilleur démarrage de l'année. Mais c'est loin d'être suffisant. Au cours du même mois, la maison de disque du groupe, Warner Music Group, a annoncé qu'elle allait se séparer de 400 personnes et sa valeur boursière s'est difficilement maintenue à 85% de son maximum de juin l'année dernière.

Les ventes globales de CD se sont effondrées de 65% pour cette année jusqu'à maintenant et ceci après 7 ans d'une érosion presque constante. Face à un piratage à grande échelle, l'attrait grandissant des consommateurs pour les singles numériques face aux albums qui dégagent plus de marge et d'autres maux, l'industrie du disque a plongé dans un déclin historique.

Les principaux labels se battent pour réinventer leurs modèles économiques, certains se demandent même s'il n'est pas déjà trop tard. "Le business du disque est terminé" dit l'avocat de la musique Peter Paterno, qui représente Metallica et Dr Dre.

"Les labels ont des avantages formidables... c'est juste qu'ils ne peuvent pas en tirer de l'argent". Une source haut placée dans l'industrie du disque, qui désire rester anonyme, va même plus loin : "Nous avons un business agonisant. Il n'y aura bientôt plus de grand label."

En 2000, les consommateurs américains ont acheté 785.1 millions albums, l'année passée ils en ont acheté 588.2 millions (un nombre qui regroupe les ventes de CD et les albums téléchargés), d'après Nielsen Soundscan. En 2000, les 10 meilleures ventes d'albums aux Etats-Unis représentaient 60 millions d'exemplaires, en 2006 les 10 meilleures n'en totalisaient plus que 25 millions. Les ventes de musique numérique augmentent, les fans ont achetés 582 millions de singles numériques l'an passé, en hausse de 65% par rapport à 2005 et ont acheté pour 600 millions de dollars de sonneries, mais les nouvelles sources de revenus ne compensent pas les pertes.

Plus de 2000 employés de maisons de disque ont été mis à la porte depuis 2000. Le nombre de majors est tombé de cinq à quatre quand Sony Music Entertainment et BMG Entertainment ont fusionné en 2004 et deux des labels restant, EMI et Warner, ont flirté avec leur propre fusion pendant des années.

Environ 2 700 magasins de musique ont fermé à travers le pays en 2003, d'après le groupe d'étude Almighty Institute of Music Retail. L'année dernière, la chaîne Tower Records (89 magasins), qui représente 2,5% des ventes au détail, a mis la clé sous la porte et Musicland, qui chapeautait plus de 800 magasins sous la marque Sam Goody, entre autres, a fait banqueroute. Environ 65% des ventes de musique se font maintenant dans les magasins généralistes comme Wal-Mart et Best Buy, qui proposent moins de variété que les magasins spécialisés et font moins d'effort pour promouvoir les nouveaux artistes.

Il y a encore quelques années, de nombreux dirigeants de

l'industrie pensaient que leurs problèmes pourraient être réglés avec des plus gros hits. "Il n'y avait rien qu'un bon hit ne puisse faire pour ces gens-là" nous confie une source qui a travaillé en étroite collaboration avec les grands patrons plus tôt dans cette décennie. "Ils se rendaient compte que les choses allaient mal et ne faisaient qu'empirer, mais je ne suis pas sûr qu'ils avaient la bande passante pour trouver des solutions. Maintenant, peu d'entre eux sont encore à la tête de ces entreprises."

De plus en plus de patrons de maisons de disque maintenant semblent se rendre compte que leurs problèmes sont structurels : Internet paraît être la rupture technologique ayant le plus de conséquence pour l'économie de la vente de musique depuis les années 20, quand les enregistrements phonographiques ont remplacé les partitions comme centre des profits de l'industrie. "Nous devons collectivement comprendre que les temps ont changé", dit Lyor Cohen, PDG de Warner Music Group USA. En juin, Warner a annoncé un accord avec le site web lala.com qui permettra aux consommateurs d'écouter en ligne l'essentiel de leur catalogue gratuitement, en espérant que cela les poussera à payer pour des téléchargements. C'est là la dernière des plus récentes tentatives des majors, qui aurait semblé impensable il y a quelques années :

- En mai, l'une des quatre majors, EMI, a commencé à permettre à l'iTunes Music Store de vendre son catalogue les protections anti-copies sur lesquels les labels ont insisté pendant des années.
- Quand YouTube a commencé à montrer des clips sans permission, les quatre labels ont signé des accords de licence plutôt que de lancer des poursuites pour violations de droits d'auteur.
- Au désarroi de certains artistes et managers, les labels s'obstinent sur des accords avec de nombreux artistes grâce auxquels ils touchent un pourcentage sur les

tournées, les produits dérivés, les produits sponsorisés et d'autres sources de revenus sans liens avec la musique enregistrée.

Qui a donc tué l'industrie du disque comme nous la connaissions ? "Les maisons de disque ont créé cette situation elles-mêmes", dit Simon Wright, PDG de Virgin Entertainment Group, qui dirige les Virgin Megastores. Bien que certains facteurs ne relèvent pas du contrôle des labels, de l'avènement d'Internet à la popularité des jeux-vidéo et des DVD, beaucoup dans l'industrie voient les sept dernières années comme une série d'opportunités sabotées. Parmi les plus importantes, disent-ils, se trouve l'incapacité qu'ont eu les labels à gérer le piratage en ligne à son balbutiement en faisant la paix avec le premier service de partage en ligne : Napster. "Ils ont jeté des milliards et des milliards de dollars par la fenêtre en attaquant Napster, c'est à ce moment que les labels se sont tués eux-mêmes", dit Jeff Kwatinetz, PDG de l'entreprise de management The Firm. "L'industrie du disque avait alors une opportunité incroyable. Tout le monde utilisait le même service. C'était comme si tout le monde écoutait la même station de radio. Ensuite Napster a fermé et ses 30 à 40 millions d'utilisateurs se sont tournés vers d'autres services de partage."

Les choses auraient pu être différentes : sept ans auparavant, les grands patrons de l'industrie du disque se sont réunis pour des discussions secrètes avec le PDG de Napster, Hank Barry. Lors d'une rencontre le 15 Juillet 2000, les dirigeants, y compris le PDG de la maison mère d'Universal, Edgar Bronfman Jr., le chef de Sony Corp, Nobuyuki Idei, et celui de Bertelsmann, Thomas Middelhof, se sont réunis avec Barry dans un hôtel à Sun Valley, Idaho et lui ont annoncé qu'ils voulaient conclure des accords de licence avec Napster. "M Idei a commencé la réunion", se souvient Barry, maintenant directeur de l'entreprise de droit Howard Rice. "Il disait que Napster était ce que les clients voulaient."

L'idée était de laisser les 38 millions d'utilisateurs de Napster libres de télécharger pour un abonnement mensuel, à peu près 10\$, dont les revenus seraient partagés entre le service et les labels. Mais finalement, malgré une offre publique de 1 milliard de dollars de Napster, les compagnies ne sont jamais parvenues à un accord. "Les maisons de disque devaient sauter de la falaise, mais elles n'arrivaient pas à réunir le courage nécessaire", dit Hilary Rosen, qui était alors directrice de la Recording Industry Association of America. "Beaucoup de gens disent, 'Les labels étaient des dinosaures et des idiots, c'était quoi leur problème ?' Mais leurs revendeurs leur disaient, 'Vous feriez mieux de ne rien vendre en ligne moins cher qu'en magasin' et ils y avaient des artistes qui leur disaient 'Ne déconnez pas avec les ventes de Wal-Mart.'" ajoute Jim Guerinot, qui s'occupe de Nine Inch Nails et Gwen Stefani, "Innover signifiait cannibaliser leur marché principal."

Pis encore, les maisons de disque ont attendu presque deux ans après la fermeture de Napster le 2 juillet 2001 avant de donner leur accord à une plateforme légale de téléchargement, une alternative aux services d'échanges non-autorisés : l'iTunes Music Store d'Apple, qui a ouvert au printemps 2003. Avant cela, les labels ont lancé leurs propres services à abonnement : Pressplay, qui ne proposait au début que Sony, Universal et EMI et MusicNet, qui n'offrait que les catalogues de EMI, Warner et BMG. Ces services ont échoué. Ils étaient onéreux, n'offraient peu ou pas de possibilité de graver des CD et n'étaient pas compatibles avec beaucoup de lecteurs MP3 du marché.

Rosen et d'autres voient cette période entre 2001 et 2003 comme désastreuse pour le business. "C'est à ce moment-là que nous avons perdu les utilisateurs" dit Rosen. "Le peer-to-peer a pris le dessus. C'est à ce moment-là qu'on est passé d'une situation où la musique avait une vraie valeur dans l'esprit des gens à une autre où elle n'avait plus de valeur économique

mais uniquement émotionnelle.

A l'automne 2003, la RIAA a lancé ses premières poursuites pour violation des droits d'auteur contre des personnes partageant des fichiers. Ils ont depuis attaqué plus de 20 000 fans de musique. La RIAA maintient que les poursuites sont faites pour passer le message que le téléchargement non autorisé peut avoir des conséquences. "Ce n'est pas fait pour punir" dit le président de la RIAA, Mitch Bainwol. Mais le partage de fichiers ne disparaît pas pour autant, le nombre d'utilisateurs de logiciels de peer-to-peer a augmenté de 4,4% en 2006, avec environ 1 milliard de chansons téléchargées illégalement par mois, d'après le groupe d'étude BigChampagne.

Malgré les maux de l'industrie, les gens écoutent toujours au moins autant de musique qu'avant. Les consommateurs ont acheté plus de 100 millions iPods depuis leur commercialisation en novembre 2001 et l'économie des tournées est florissante, atteignant un record l'année passée avec 437 millions de dollars. Et selon l'organisme NPD Group, l'audimat de la musique enregistrée, que ce soit depuis les CD, les téléchargements, les jeux-vidéo, les radios satellites, la radio terrestre, les flux en ligne ou d'autres sources, a augmenté depuis 2002. Le problème auquel fait face l'industrie est de convertir cet intérêt en argent. "Comment se fait-il que les gens qui font la musique fassent banqueroute alors que l'utilisation des produits explose ?" se demande Kwatinetz de chez Firm. "Le modèle est mauvais."

Kwatinetz voit d'autres compagnies, plus petites, depuis les entreprises de management comme la sienne, qui maintenant fait aussi maison de disque, aux pièces rapportées comme Starbucks, s'inviter. Paul McCartney a récemment abandonné sa longue relation avec EMI Records pour signer avec le jeune Hear Music de Starbucks. Le géant des jeux-vidéo Electronic Arts a aussi lancé son label, utilisant la valeur promotionnelle de ses jeux et le renaissant CBS Records va vendre la musique utilisée dans les émissions de la chaîne CBS.

Accorder des droits sur la musique aux jeux-vidéo, aux films, aux émissions de télévision et aux services avec abonnement en ligne devient une source de revenue grandissante. "Nous nous attendons à devenir un organisme qui accorde des contrats de licence" dit Cohen de Warner, qui en mai a lancé une nouvelle division, Den of Thieves [NdT : L'antre des voleurs](#), dédiée à la production d'émissions de télévision et autres contenus vidéo basés sur ses droits musicaux. Et les maisons d'édition cherchent à augmenter leurs parts dans le business en pleine croissance de la publication musicale qui collecte les redevances liées aux droits d'auteur auprès des radios et d'autres sources. La société qui s'occupe de percevoir les droits liés aux spectacles vivants, ASCAP, annonce des revenus records de 785 millions de dollars pour 2006, en hausse de 5% par rapport à 2005. "Tous les indicateurs sont au vert" d'après Martin Bandier, PDG de Sony/ATV Music Publishing, qui contrôle la publication des Beatles. "La publication de musique va prendre une part de plus en plus importante dans le business" dit-il. "Si je travaillais pour une maison de disque, je serais en train de m'arracher les cheveux. Le monde de l'édition musicale est dans la confusion la plus totale, à la recherche d'une échappatoire.

Presque chaque acteur de l'industrie du disque est touché. "L'un des grands secteurs américains a été durement touché", dit Bainwol de la RIAA, qui accuse le piratage, "depuis les paroliers jusqu'aux accompagnateurs ou aux gens qui travaillent pour les labels. Le nombre de groupes en contrat avec les labels a été sérieusement atteint, en baisse de presque un tiers."

Les temps sont durs pour les employés des maisons de disque. "Les gens se sentent menacés" dit Rosen. "Leurs amis se font virer de tous côtés." Adam Shore, directeur de Vice Records, alors affilié à Atlantic Records, disait à Rolling Stone en janvier que ses collègues vivent une "crise existentielle." "Nous avons de super disques, mais nous ne sommes vraiment pas

sûrs que les gens vont les acheter" dit-il. "On a un peu l'impression de perdre la foi."

Notes

[1] Nos *soins* ce sont nos p'tits gars (et filles) de Framalang of course !

[2] L'illustration est une photographie de Libertinus intitulée [4 pesos](#) issue de Flickr et sous licence [Creative Commons BY-SA](#).

Open source ? Logiciel libre ? Les deux mon capitaine ?

Nous [reproduisons](#) ici un article de la [FSF](#) de [Stallman](#) expliquant pourquoi de son point de vue il est plus que préférable, sémantiquement parlant, d'utiliser l'expression « [logiciel libre](#) » plutôt que « [Open Source](#) ».



Chez les francophones le débat est atténué parce que « libre » ne peut également signifier « gratuit » mais aussi parce que le monde de l'entreprise semble avoir adopté « logiciel libre » dans sa grande majorité.

Il n'empêche que cette polémique interne, de celles qu'affectionnent tant la communauté, est loin d'être stérile dans la mesure où elle permet à tout un chacun de mieux se

positionner par rapport à sa propre définition d'un logiciel libre ainsi qu'au mouvement qui lui est associé^[1].

Par exemple c'est toute l'approche pragmatique Windows de Framasoft qui se trouve interpellée par cette citation de Stallman [extraite d'un autre billet blog](#) : « Si vous n'avez pas la liberté pour principe, vous trouverez toujours une bonne raison de faire une exception. Il y aura toujours des moments où, pour une raison ou pour une autre, il y a un avantage pratique à faire une exception. »

Bonne lecture...

Pourquoi l'« Open Source » passe à coté du problème que soulève le logiciel libre

[Why Open Source misses the point of Free Software](#)

Richard Stallman – dernière mise à jour : 19 juin 2007

(Traduction : [Mathieu Stumpf](#))

Quand on dit qu'un logiciel est « libre », on entend par là qu'il respecte [les libertés essentielles de l'utilisateur](#) : la liberté de l'utiliser, de l'étudier et de le modifier, et de redistribuer des copies avec ou sans modification. C'est une question de liberté, pas de prix, pensez donc à « liberté d'expression » (ndt : « free speech » en anglais), et pas à « bière gratuite » (ndt : « free beer » en anglais).

Ces libertés sont d'une importance vitale. Elles sont essentielles, pas juste pour les enjeux individuels des utilisateurs, mais parce qu'elles promeuvent la solidarité sociale, que sont le partage et la coopération. Elles deviennent encore plus importantes à mesure que de plus en plus notre culture et les activités quotidiennes sont numérisés. Dans un monde de sons, d'images et de mots numériques, le logiciel libre devient de plus en plus nécessaire pour la liberté en général.

Des dizaines de millions de personnes à travers le monde utilisent maintenant le logiciel libre ; les écoles des régions de l'Inde et de l'Espagne enseignent maintenant à tous les étudiants à utiliser [le système d'exploitation libre GNU/Linux](#). Mais la plupart des utilisateurs n'ont jamais entendu parler des raisons éthiques pour lesquelles nous avons développé ce système et bâti la communauté du logiciel libre, parce qu'aujourd'hui ce système et la communauté sont plus souvent décrits comme « open source » (ndt : à code source ouvert) et attribués à une philosophie différente dans laquelle ces libertés sont à peine mentionnées.

Le mouvement du logiciel libre a fait campagne pour la liberté des utilisateurs d'ordinateur depuis 1983. En 1984 nous avons lancé le développement du système d'exploitation libre GNU, pour pouvoir ainsi éviter d'utiliser un système qui refuse la liberté à ses utilisateurs. Durant les années 80, nous avons développé la majeure partie des composants essentiels d'un tel système, tout autant que la [GNU General Public License](#), une licence conçue spécifiquement pour protéger la liberté pour tous les utilisateurs d'un programme.

Cependant, tous les utilisateurs et les développeurs de logiciel libre n'étaient pas en accord avec les buts du mouvement du logiciel libre. En 1998, une partie de la communauté du logiciel libre s'est mise à part et a commencé à faire campagne au nom de l'« open source ». Le terme fut originellement proposé pour éviter une possible incompréhension du terme « logiciel libre » (ndt : « free software ») mais il fut bientôt associé avec des points de vue philosophique complètement différents de ceux du mouvement du logiciel libre.

Certains des partisans de l'« open source » considéraient cela comme « une campagne marketing pour le logiciel libre » qui plairait aux cadres des entreprises en citant les avantages pratiques, tout en évitant les idées de bien ou de mal qu'ils pourraient ne pas aimer entendre. D'autres partisans

rejetèrent catégoriquement les valeurs morales et sociales du mouvement du logiciel libre. Quel que fut leur point de vue, pendant leur campagne sur l'« open source » ils ne mentionnèrent ou ne préconisèrent pas ces valeurs. Le terme « open source » devint rapidement associé avec la pratique de ne citer que les valeurs pratiques, tel que faire des logiciels puissants et fiables. La plupart des défenseurs de l'« open source » se sont ralliés à celui-ci depuis, et cette pratique est celle dont ils se servent.

Pratiquement tous les logiciels « open source » sont des logiciels libres ; les deux termes décrivent pratiquement la même catégorie de logiciel. Mais ils représentent des vues basées sur des valeurs fondamentalement différentes. L'« open source » est une méthodologie de développement ; le logiciel libre est un mouvement social. Pour le mouvement du logiciel libre, le logiciel libre est un impératif éthique, parce que seul le logiciel libre respecte la liberté de l'utilisateur. En revanche, la philosophie de l'« open source » considère uniquement les questions pratiques en termes de performance. Cela signifie que les logiciels non-libres sont des solutions sous-optimales. Pour le mouvement du logiciel libre cependant, les logiciels non-libres sont un problème social et migrer vers les logiciels libres est une solution.

« Logiciel libre ». « Open source ». Si ce sont les mêmes logiciels, le nom utilisé pour les qualifier est-il important ? Oui, parce que des mots différents véhiculent des idées différentes. Bien qu'un programme libre avec n'importe quel autre nom vous donnerait la même liberté aujourd'hui, l'établissement de la liberté de manière durable dépend par dessus tout de l'enseignement de la valeur de la liberté. Si vous voulez aider à faire cela, il est essentiel de parler de « logiciel libre ».

Nous, dans le mouvement du logiciel libre, nous ne considérons pas le mouvement « open source » comme un ennemi ; l'ennemi est le logiciel propriétaire. Mais nous voulons que les gens

sachent que nous représentons la liberté, alors nous n'acceptons pas d'être incorrectement assimilés aux défenseurs de l'« open source ».

Malentendus courants sur le « logiciel libre » et l'« open source »

Ndt : Le paragraphe suivant traite de l'amalgame qui existe dans le terme « logiciel libre » dans la langue anglaise. En effet, en anglais on parle de « free software », le mot « free » pouvant s'interpréter aussi bien par « libre » que par « gratuit ». En français cet amalgame n'existe pas.

Le terme de « free software » souffre d'un problème de mauvaise interprétation : une signification fortuite, « un logiciel que vous pouvez avoir gratuitement » correspond au terme aussi bien que la signification voulue, « un logiciel qui donne certaines libertés à l'utilisateur ». Nous traitons ce problème en publiant la définition de logiciel libre, et en disant « Pensez à la liberté d'expression, pas à la bière gratuite » (ndt : « Think of free speech, not free beer. »). Ce n'est pas une solution parfaite, cela ne peut pas complètement éliminer le problème. Un terme correct non ambigu serait meilleur, s'il n'avait pas d'autres problèmes.

Malheureusement, toutes les alternatives en anglais ont leurs propres problèmes. Nous avons étudié de nombreuses alternatives que les gens nous ont proposées, mais aucune n'est aussi clairement « juste » pour que changer soit une bonne idée. Tous les remplacements suggérés pour « free software » ont des problèmes de sémantique, ce qui inclut « open source software ».

La [définition officielle d'un « logiciel open source »](#) (qui est publiée par l'Open Source Initiative est trop longue pour être citée ici) était indirectement dérivée de nos critères pour le logiciel libre. Ce n'est pas la même elle est un peu plus laxiste à quelques égards, en conséquence de quoi les

défenseurs de l'open source ont accepté quelques licences que nous considérons inadmissibles par les restrictions qu'elles imposent aux utilisateurs. Néanmoins, elle est assez près de notre définition dans la pratique.

Cependant, la signification évidente de « logiciel open source » est « Vous pouvez regarder le code source » et la plupart des gens semble penser que c'est ce que cela signifie. C'est un critère beaucoup plus faible que celui du logiciel libre, et beaucoup plus faible que la définition officielle de l'open source. Elle inclut beaucoup de programmes qui ne sont ni libres, ni open source.

Puisque cette signification évidente d'« open source » n'est pas la signification que ceux qui la préconisent entendent, le résultat est que la plupart des gens se méprennent sur le terme. Voilà comme Neal Stephenson définit l'« open source » :

Linux est la signification du logiciel « open source », simplement que quiconque peut obtenir des copies des fichiers de son code source.

Je ne pense pas qu'il a délibérément cherché à rejeter ou contester la définition officielle. Je pense qu'il a simplement appliqué les conventions de l'anglais pour trouver une signification du terme. L'état du Kansas a publié une définition similaire :

Utiliser le logiciel open source. Le logiciel open source est un le logiciel pour lequel le code source est librement et publiquement disponible, bien que les accords de licence spécifiques changent quant à ce qui est permis de faire avec ce code.

Les gens de l'open source essaient de traiter ceci en renvoyant à leur définition officielle, mais cette approche corrective est moins efficace pour eux qu'elle ne l'est pour

nous. Le terme « free software » a deux significations naturelles, l'une d'entre elle est la signification escomptée, ainsi une personne qui aura saisi l'idée de « free speech, not free beer » ne pourra plus dès lors se tromper sur son sens. Ainsi il n'y a aucune manière succincte d'expliquer et de justifier la définition officielle d'« open source ». Cela rend encore pire la confusion.

Des valeurs différentes peuvent amener à des conclusions similaires... mais pas toujours

Les groupes radicaux dans les années 60 avaient une réputation pour le sectarisme : quelques organismes se sont scindés en deux en raison des désaccords sur des détails de stratégie et les deux groupes résultants se sont traités l'un l'autre comme des ennemis en dépit du fait qu'ils aient les mêmes buts et des valeurs de base semblables. La droite a fait grand cas de ceci et a utilisé cela pour critiquer la gauche toute entière.

Certains essaient de déprécier le mouvement du logiciel libre en comparant notre désaccord avec l'open source avec les désaccords de ces groupes radicaux. Ces personnes ne font que reculer. Nous sommes en désaccord avec le camp de l'open source sur les buts et les valeurs de base, mais leurs points de vue et les nôtres mènent dans beaucoup de cas au même comportement pratique, comme développer du logiciel libre.

En conséquence, les gens du mouvement du logiciel libre et du camp de l'open source travaillent souvent ensemble sur des projets pratiques tels que le développement de logiciel. Il est remarquable que de telles différences de point de vue philosophiques puissent tellement souvent motiver des personnes différentes à participer aux mêmes projets. Néanmoins, ces vues sont très différentes et il y a des situations où elles mènent à des actions très différentes.

L'idée de l'open source c'est que permettre aux utilisateurs de modifier et redistribuer le logiciel le rendra plus

puissant et fiable. Mais ce n'est pas garanti. Les développeurs de logiciel propriétaire ne sont pas nécessairement incompétents. Parfois il produisent un programme qui est puissant et fiable, bien qu'il ne respecte pas les libertés des utilisateurs. Comment les activistes du logiciel libre et les supporters de l'open source vont réagir à cela ?

Un supporter de l'open source, un qui n'est pas du tout influencé par les idéaux du logiciel libre, dira, « Je suis surpris que vous ayez été capable de faire fonctionner ce programme si bien sans utiliser notre modèle de développement, mais vous l'avez fait. Comment puis-je avoir une copie ? ». Ce genre d'attitude incite des arrangements qui emportent avec eux notre liberté, la menant à sa perte.

L'activiste du logiciel libre dira « Votre programme est vraiment attrayant, mais pas au prix de ma liberté. Je dois donc faire sans. Au lieu de cela je soutiendrai un projet pour développer un remplacement libre. Si nous accordons de la valeur à notre liberté, nous pouvons agir pour la maintenir et la défendre.

Le logiciel puissant et fiable peut être mauvais

L'idée que nous voulons que le logiciel soit puissant et fiable vient de la supposition que le logiciel est fait pour servir ses utilisateurs. S'il est puissant et fiable, il les sert mieux.

Mais on ne peut dire d'un logiciel qu'il sert ses utilisateurs seulement s'il respecte leur liberté. Que dire si le logiciel est conçu pour enchaîner ses utilisateurs ? La fiabilité ne signifie alors uniquement que les chaînes sont plus difficiles à retirer.

Sous la pression des compagnies de film et de disque, les logiciels à usage individuel sont de plus en plus conçus spécifiquement pour imposer des restrictions. Ce dispositif

malveillant est connu sous le nom de DRM, ou Digital Restrictions Management (ndt : Gestion Numérique des Droits) (voir DefectiveByDesign.org), et c'est l'antithèse dans l'esprit de la liberté que le logiciel libre vise à fournir. Et pas simplement dans l'esprit : puisque le but des DRM est de piétiner votre liberté, les concepteurs de DRM essaient de rendre difficile, impossible ou même illégal pour vous de modifier le logiciel qui met en application les DRM.

Pourtant quelques défenseurs de l'open source ont proposé des logiciels « DRM open source ». Leur idée est qu'en publiant le code source de leur programme conçu pour restreindre votre accès aux medias chiffrés, et en autorisant d'autres à le modifier, ils produiront un logiciel plus puissant et plus fiable pour limiter le droit des utilisateurs comme vous. Il vous sera alors livré dans des dispositifs qui ne vous permettent pas de le changer.

Ce logiciel pourrait être « open source » et utiliser le modèle de développement open source ; mais il ne sera pas un logiciel libre, étant donné qu'il ne respectera pas la liberté des utilisateurs qui l'utiliseront. Si le modèle de développement open source réussit à réaliser un logiciel plus puissant et fiable pour limiter vos droits, cela le rendra encore pire.

La crainte de la liberté

La principale motivation initiale pour le terme « logiciel open source » est que les idées éthiques du « logiciel libre » rend certaines personnes mal à l'aise. C'est vrai : parler de liberté, de problèmes d'éthique, de responsabilités aussi bien que de commodités, c'est demander aux gens de penser à des choses qu'ils préféreraient ignorer, comme leur conduite est-elle éthique ou non. Ceci peut déclencher un malaise et certains peuvent simplement fermer leurs esprits à cela. Il ne s'en suit pas que nous devrions cesser de parler de ces choses.

Cependant, c'est ce que les dirigeants de l'« open source » ont décidé de faire. Ils se sont figuré qu'en passant sous silence l'éthique et la liberté, et en ne parlant que des bénéfices immédiats de certains logiciels libres, ils seraient à même de « vendre » le logiciel plus efficacement à certains utilisateurs, particulièrement aux entreprises.

Cette approche a prouvé son efficacité, dans ses propres termes. La rhétorique de l'open source a convaincu beaucoup d'entreprises et d'individus à utiliser, et même à développer du logiciel libre, ce qui a étendu notre communauté, mais seulement au niveau superficiel et pratique. La philosophie de l'open source avec ses valeurs purement pratiques, empêche la compréhension des idées plus profondes du logiciel libre ; elle apporte beaucoup de monde dans notre communauté, mais ne leur enseigne pas à la défendre. Cela est bon, tant que les choses vont bien, mais ce n'est pas assez pour instaurer une liberté durable. Attirer des utilisateurs vers le logiciel libre ne fait que leur faire prendre une partie du chemin pour devenir des défenseurs de leur propre liberté.

Tôt ou tard, ces utilisateurs seront invités à retourner vers le logiciel propriétaire pour quelques avantages pratiques. D'innombrables compagnies cherchent à offrir une telle tentation, certaines offrent même des copies gratuites. Pourquoi les utilisateurs refuseraient-ils ? C'est seulement s'ils ont appris la valeur de la liberté que le logiciel libre leur donne, la valeur de cette liberté en tant que telle plutôt que la commodité technique et pratique de logiciels libres spécifiques. Pour diffuser cette idée, nous devons parler de logiciel libre. Une certaine quantité de l'approche « passer sous silence » avec les entreprises peut être utile pour la communauté, mais elle est dangereuse si elle devient si commune que l'amour de la liberté en vient à sembler comme une excentricité.

Cette dangereuse situation est exactement ce que nous avons. La plupart des gens impliqué dans le logiciel libre en disent

peu sur la liberté, habituellement parce qu'ils cherchent à sembler « plus acceptables pour les entreprises ». Les distributeurs de logiciel montrent particulièrement ce modèle. Pratiquement tous les distributeurs de système d'exploitation GNU/Linux ajoutent des paquetages propriétaires au système de base libre, et ils invitent les utilisateurs à considérer cela comme un avantage, plutôt qu'un pas en arrière vis-à-vis de la liberté.

Les greffons logiciels propriétaires et particulièrement les distributions non-libres GNU/Linux, trouvent un sol fertile parce que notre communauté n'insiste pas sur la liberté de ses logiciels. Ce n'est pas une coïncidence. La plupart des utilisateurs GNU/Linux furent introduits au système par un discours « open source » qui ne leur a pas dit que la liberté était le but. Les aspects pratiques qui n'impliquent pas la liberté et les discours qui ne parlent pas de liberté vont de pair, l'un favorisant l'autre. Pour surmonter cette tendance, nous avons besoin de plus parler de liberté, pas l'inverse.

Conclusion

Alors que ceux qui préconisent l'open source amènent de nouveaux utilisateurs dans notre communauté, nous, activistes du logiciel libre, devons travailler encore plus pour porter l'attention de ces nouveaux utilisateurs sur les problèmes de liberté. Nous devons leur dire « C'est le logiciel libre et il te donne la liberté ! » plus souvent et plus fort que jamais. Chaque fois que vous dites « logiciel libre » plutôt qu'« open source » vous aidez notre campagne.

Apostille

Joe Barr a écrit un article intitulé [Live and let license](#) (ndt : Vivre et laisser licencier) qui donne sa perspective sur cette question.

Le [paper on the motivation of free software developers](#) (ndt : le papier sur la motivation des développeurs de logiciel

libre) de Lakhani et Wolf dit qu'une fraction considérable est motivée par la perspective que le logiciel devrait être libre. Cela malgré le fait qu'ils ont examiné les développeurs de SourceForge, un site qui ne soutient pas le point de vue qui veut qu'il s'agit d'un problème éthique.

Copyright © 2007 Richard Stallman

Verbatim copying and distribution of this entire article is permitted in any medium, provided this notice is preserved.

La reproduction exacte et la distribution intégrale de cet article est permise sur n'importe quel support d'archivage, pourvu que cette notice soit préservée.

Notes

[1] Crédit photo : [Gianca](#) (Creative Commons By-Sa)

Tentations cinématographiques sur internet ou le clic qui pouvait donner mauvaise conscience

Préparez pop-corn, bière et pizza... aujourd'hui, dans ma grande générosité, je vous invite au cinéma !

Mais il s'agit d'un cinéma un peu particulier puisque visible d'un seul clic de souris depuis votre navigateur connecté au Net. Cette lénifiante simplicité d'usage ne peut cependant masquer une réalité plus complexe qui peut mettre à mal votre

sens moral...



Tentation cinématographique 1 : The Corporation ou la tentation du prendre sans donner

Peut-être avez-vous laissé passer en salle cet excellent film documentaire [The Corporation](#) coïncé qu'il était entre deux *Pirates de Caraïbes* et trois *Spiderman* ?

Qu'à cela ne tienne séance de rattrapage pour ne pas mourir idiot.

Il vous suffit de cliquer successivement sur les trois parties ci-dessous. Easy isn't it ? Mais attention l'entrée est *libre* mais pas forcément *gratuite* (sauf si le décidez en ne donnant.. rien !).

Voici ce qu'en disait Sébastien Delahaye, le 24 novembre 2006, sur le site des [Ecrans](#) (du journal Libération) :

Sorti discrètement fin 2004 sur les écrans français, le documentaire canadien The Corporation s'apprête aujourd'hui à vivre une nouvelle vie. L'un de ses co-réalisateurs, Mark Achbar, également producteur du film, [a décidé](#) de mettre en ligne la version complète et gratuite du film. Disponible en utilisant BitTorrent, le documentaire est téléchargeable [en](#)

[cliquant sur ce lien](#). La qualité est annoncée comme équivalente à celle d'un DVD, et le film profite, en bonus, d'un entretien de 40 minute avec le scénariste du film.

The Corporation est consacré à une critique des multinationales et contient des entretiens avec [Noam Chomsky](#), [Michael Moore](#), [Milton Friedman](#) et [Naomi Klein](#). En 2004, le documentaire a remporté le Prix du public du [Festival de Sundance](#). Mark Achbar encourage les internautes téléchargeant le film à [faire un petit don](#), afin de rembourser les frais de production. « Nous avons déjà reçu 635 dollars en contributions. Elles vont de 2 dollars à trois dons très généreux de 100 dollars. Toutes sont très appréciées. »

Du coup on retrouve aussi bien le film sur [YouTube](#) que sur Dailymotion d'où est issue cette version sous-titrée française. Et il faut reconnaître que lorsqu'il s'agit de tels documentaires, la piètre qualité d'image n'est pas trop handicapante puisque c'est avant tout l'audio qui est privilégié.

The Corporation – Partie 1

The Corporation – Partie 2

The Corporation – Partie 3

On comprend bien les motivations des auteurs qui, de par le sujet même du film, jugent à juste titre que sa diffusion passe avant son exploitation économique. Mais, tout de même, peut-on tranquillement le regarder *sans rien faire* (ne serait-ce qu'un mail de remerciement aux auteurs dans un anglais approximatif) alors qu'ils cherchent uniquement à rentrer dans leur frais puis éventuellement trouver des fonds pour un prochain film ?

Pour ce qui me concerne j'ai donné 5 € au nom de Framasoft.



Tentation cinématographique 2 : Stage6 ou la tentation du voir sans se faire prendre

D'un simple clic depuis votre navigateur lancez dans la seconde, en plein écran, et en haute définition des films en version française comme [Les Infiltrés](#), [OSS 117 : Le Caire, nid d'espions](#), [Before Sunset](#), [Miami Vice](#) ou encore [Dead Man](#).

Est-ce possible ?

Réponse : Oui. Cela s'appelle [Stage6](#), et si ça reste en l'état (ce qui m'étonnerait) ça risque de faire autant de bruit dans l'industrie cinématographique que [Napster](#) pour l'industrie musicale. Tel YouTube ou Dailymotion il s'agit d'une plateforme vidéo de plus à ceci près que via un plugin [DivX](#) (propriétaire) le [streaming](#) est de bien meilleure qualité et permet le plein écran avec un confort plus que correct.

Est-ce légal ?

Réponse : Non (of course !). Mais à la différence du [peer-to-peer](#) vous ne risquez a priori absolument rien puisque vous visionnez une simple page web et ne conservez rien sur le disque dur votre ordinateur. Autre différence vous n'êtes pas

obligé d'attendre le téléchargement intégral du film puisqu'il se charge en mémoire au fur et à mesure de la lecture.

Ajoutons que vous pouvez proposer le player vidéo intégré sur votre propre site ou blog exactement comme ce que je viens de faire avec Dailymotion et *The Corporation*. C'est délirant rien que d'y penser mais j'aurais donc pu carrément mettre *Les Infiltrés* en version française à même ce billet blog si je ne sais quelle mouche m'avait piquée !

Les coupables légaux clairement désignés sont Stage6 qui met (sciemment ?) un certain temps à effacer les fichiers incriminés (c'est tout de même pas compliqué de regarder tous les jours les gros fichiers qui ont été uploadés pour faire le tri) et les membres inscrits qui les mettent sciemment en ligne (dont je me pose la question de la motivation).

Quant aux coupables moraux ce sont vous et moi si vous vous faites spectateur d'un de ces films indûment mis en ligne. Et comme Stage6 est à ma connaissance le premier site à lever quasiment toutes les barrières de la lecture vidéo sur internet (temps, qualité et... peur du gendarme), on se retrouve en quelque sorte seul avec notre conscience. Adieu répression et bonjour éducation...

Un autre coupable ce serait peut-être moi qui sous couvert de faire de l'info se retrouve peut-être indirectement ici à verser dans, argh, l'apologie du crime ?! Pas forcément parce que c'est tout de même intéressant de faire remarquer que la technologie de lecture vidéo sur internet est proche d'une certaine maturité (il n'y manque guère plus que des formats libres). Et puis comme toujours avec ces plate-formes de partage vidéos, musicales ou autres, on n'y trouve pas que des ressources illégales ce qui interdit de jeter le bébé avec l'eau du bain.

C'est du reste avec [Route 66](#), un road movie allemand qu'il est tout à fait légal de visionner puisque sous licence Creative

Commons BY-NC-SA (un pionnier du genre !) que [je vous invite à découvrir Stage6](#).

Et l'on est ainsi ramené à la tentation précédente puisqu'ils cherchent aussi à [lever des fonds](#) pour réaliser leur prochain film [The Last Drug](#).

Pour ce qui me concerne j'ai là encore donné 5 € à l'équipe du film au nom de Framasoft.

Conclusion

Ce billet aurait aussi pu s'intituler « *L'article qui valait 10 €* ». C'est d'ailleurs la somme que je demande à ceux qui vont me contacter en privé pour que je leur donne directement les liens Stage6 des films cités ci-dessus ☐

L'iPhone n'est pas encore sous GPLv3, étonnant non ?

Il fallait être particulièrement rétif aux nouvelles technologies, genre mon père, pour ne pas avoir été au courant vendredi dernier de la sortie simultanée de l'[iPhone](#) (hou, hou, hou) et de [la version 3 de la licence GNU GPL](#) (clap, clap, clap).

L'occasion de traduire^[1] à la volée^[2] le corps de l'intéressant communiqué de la [FSF](#) qui concatène judicieusement les deux événements^[3].



L'iPhone enferme les utilisateurs, la GPLv3 les libère.

[iPhone restricts users, GPLv3 frees them](#)

BOSTON, Massachusetts, USA-Jeudi 28 Juin 2007

Vendredi, 29 juin, tout le monde aux Etats-Unis n'attendra pas dans les files d'attente pour acheter un iPhone à 500\$. En fait, des centaines de milliers d'aficionados du numérique autour du globe ne seront pas du tout dans les files, car le 29 juin marque la sortie de la version 3 de la GNU General Public License (GPL). La version 2 de la GPL gouverne la plus grande part des logiciels libres qui est en train de remodeler radicalement l'industrie et de menacer le modèle technologique propriétaire représenté par l'iPhone.

L'auteur de la GPL est le Professeur Richard M. Stallman, président et fondateur de la Fondation pour le Logiciel Libre (Free Software Foundation ou FSF), et créateur du projet GNU. Avec sa première révision de la licence en seize ans, la version 3 de la GPL s'attaque aux plus récentes tentatives pour ôter la liberté du logiciel libre – et notamment, la version 3 attaque la "Tivoization" – et ceci pourrait être un problème pour Apple et son iPhone.

Maintenant, de la Chine à l'Inde, du Venezuela au Brésil, des Tivos aux téléphones cellulaires : le logiciel libre est partout, et il est en train de bâtir lentement un mouvement

mondial d'utilisateurs demandant à avoir le contrôle sur leurs ordinateurs et les équipements électroniques qu'ils possèdent.

Tivoization et l'iPhone ?

La "Tivoization" est un terme forgé par la FSF pour décrire des équipements qui sont construits avec du logiciel libre, mais qui utilisent des mesures techniques qui empêchent l'utilisateur de faire des modifications au logiciel – une liberté fondamentale des utilisateurs du logiciel libre – et une attaque sur le logiciel libre que la GPLv3 pourra arrêter.

L'iPhone laisse les gens perplexes : contient-il du logiciel sous licence GPL ? Quel impact la GPLv3 aura sur les perspectives à long terme pour des équipements comme l'iPhone qui sont construits pour frustrer leurs propriétaires ?

Peter Brown, directeur exécutif de la FSF a dit, "Demain, Steve Jobs et Apple sortent un produit criblé de logiciel propriétaire et de restrictions numériques : criblé / invalide, parce qu'un équipement qui n'est pas sous le contrôle de son propriétaire, fonctionne contre les intérêts de son propriétaire. Nous savons qu' Apple a bâti son système d'exploitation, OS X, et son navigateur internet Safari, en utilisant des travaux couverts par la GPL – il serait intéressant de voir dans quelle mesure l'iPhone utilise du logiciel sous GPL.

La version 3 de la GNU GPL sera publiée à 12:00 pm (EDT) – six heures avant la sortie de l'iPhone – mettant un terme à dix-huit mois de discussions et de commentaires publics, en révision de la plus populaire des licences du logiciel libre.

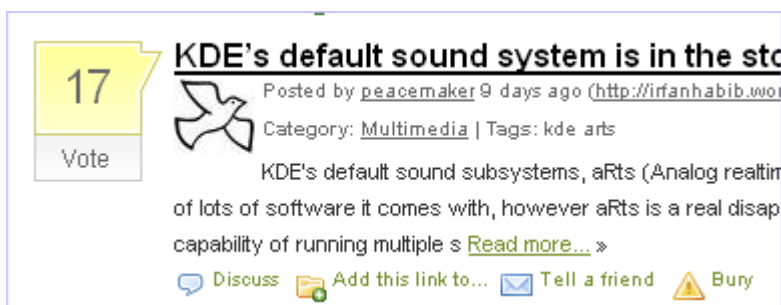
Notes

[1] Pour la traduction *Framalang* (alias ici Vincent et Daria) a encore frappé.

[2] Traduction non officielle.

[3] L'illustration est issue du site DefectiveByDesign.org.

Créer un digg-like francophone de la culture libre ?



Dans notre récent [appel à soutien](#) nous évoquions une frustration liée à un manque de disponibilité généralisée pour démarrer des projets qui dorment depuis trop longtemps dans nos cartons. Ainsi en va-t-il d'un "digg-like francophone de la culture libre" dont on vient vous demander avis parce que si vous le jugez pertinent il ne serait pas trop chronophage à mettre en place puisqu'ensuite nous bosserions tous dessus !

Présentation et explication par moi-même interviewé par la célèbre journaliste finlandaise Céline Hükksse, venue spécialement d'[Outokumpu](#) pour l'occasion. C'est un peu longuet mais c'est tout à l'honneur du professionnalisme de Céline Hükksse que d'avoir souhaité faire ainsi le tour complet du sujet (et plus si affinités).

Bonjour aKa. Alors, parlez-nous un peu de ce nouveau projet ?

Bonjour Céline. Le *pitch* ce serait de mettre en ligne et alimenter ensemble un digg-like francophone de la culture libre.

Nous estimons qu'un tel site pourrait avoir son utilité en faisant ~~microsoft~~ office de tri sélectif dans la masse à croissance exponentielle de ressources créées chaque jour sur internet. Outre ses avancées dans le monde logiciel (où il reste encore beaucoup à faire), nous pensons également que la culture libre est à terme susceptible de modifier en profondeur des pans entiers de la société (on voit bien comment aujourd'hui il en arrive à titiller le politique et même parfois l'économique) avec toutes les actions et résistances que cela implique.

Dans ce contexte il nous semble intéressant d'avoir à disposition une sorte d'observatoire en temps réel de notre slogan *la route est longue mais la voie est libre* permettant aux convaincus de se tenir au courant et aux autres de... rallier la Cause ☐

Certes, mais au fait c'est quoi un digg-like ?

Un *Digg-like*, est un « nom provenant du célèbre site web digg.com et du terme anglo-saxon like (semblable), qui est utilisé pour qualifier les sites web utilisant la même formule que digg.com. Ces sites ont tous une interface de soumission où chaque utilisateur inscrit peut proposer un site web intéressant ou un billet d'un blog qui mérite d'être connu. Par la suite, les nouvelles proposées se retrouvent dans la section "en attente" du digg-like et c'est le rôle des utilisateurs de la faire passer en page principale en votant pour cette nouvelle lorsqu'elle est vraiment intéressante et pertinente. Un algorithme tenant compte du nombre de vote selon le temps ainsi que d'autres facteurs (dépendant du digg-like) détermine si la nouvelle passe en page principale. »

C'est bien dit non ? Bon d'accord c'est pas de moi c'est de [Wikipédia](http://fr.wikipedia.org). Retenons en tout cas qu'il s'agit de soumettre rapidement (j'allais dire à la volée) des articles de sites ou de blogs et que ce sont les visiteurs eux-mêmes qui choisissent de mettre collectivement tel ou tel lien en

lumière.

Quelle serait la différence avec digg.com ?

Avant tout la langue française. Je n'ai ainsi jamais vu une seule news francophone atteindre le haut de l'affiche de digg.com.

Il y aurait du reste beaucoup à dire sur non seulement cette prédominance de l'anglais mais surtout sur la prédominance d'articles rédigés par des américains (quand bien même issus de la *contre-culture*). En fait c'est la quasi-totalité du [web 2.0](#) qui est américain et cela pose quelques questions en terme de pluralisme et de vision du monde. Mais là n'est pas le propos. Dites-moi si je m'égare Céline...

Vous vous égarez en effet. Soit OK pour digg.com mais alors quelle serait la différence avec des digg-like francophones déjà présents comme scoopeo.fr ou wikio.fr ?

La thématique et la sensibilité des visiteurs / utilisateurs / éditeurs. Le choix assumé et délibéré de proposer majoritairement des news autour de la culture libre en général ou du logiciel libre en particulier. Ce serait notre niche en quelque sorte.

Je n'ai ainsi que très rarement vu de telles news arriver en accueil des sites que vous citez et qui ont fait le choix compréhensible d'être le plus généraliste possible. Le risque est alors de se retrouver avec des liens souvent plus anecdotiques que réellement intéressants ([Scoopeo](#)) ou reprenant simplement les dépêches d'agences et des grands médias ([Wikio](#)). Enfin une dernière chose, nous n'avons de [Loïc Le Meur](#) dans notre équipe capable de [lever 4 millions d'euros](#) pour le projet ☐

Accepté. Mais, plus dur, quelle serait la différence avec linuxfr.org ?

[Linuxfr](#) est notre référence absolue en matière de news francophones autour de linux et des logiciels libres et il est tout à fait légitime de se demander ce que ce projet pourrait apporter de plus. Ce qui fait selon moi la sève de DLFP c'est non seulement la qualité des dépêches mais également les nombreux pour ne pas dire fameux commentaires apportés par les lecteurs sous ces dépêches. C'est généralement très instructif même lorsque la polémique (ou le troll) s'installe. Ils font un peu ~~n'achetez pas microsoft~~ office de *baromètre non officiel de la culture geek à l'instant t*. Et du coup il arrive que la dépêche LinuxFr soit souvent plus riche et intéressante que le contenu même de la dépêche ! J'en profite du reste pour tirer un grand coup de chapeau aux modérateurs pour le soin apporté à la présentation et aux liens connexes de ces dépêches.

Commentaires, culture [geek](#), modération et donc [workflow](#), c'est là que se trouvent les principales différences selon moi. Notre projet de Digg-like n'aura pas pour vocation à suciter des commentaires sous les liens (quand bien même ce soit techniquement possible). Du coup, un peu tel un saut de puce, on y passera mais sans y faire une longue halte comme sur LinuxFr. La thématique culture libre est aussi a priori plus vaste que la culture geek revendiquée par LinuxFr qui ne sort que rarement du champ GNU/Linux et logiciels libres. Enfin l'absence de modération aura théoriquement pour conséquence d'avoir une plus grande exhaustivité, une plus grande réactivité et autorisera aussi les liens moins factuels comme les prises de positions, les coups de gueules, ou des choses plus légères mais qui méritent peut-être mention sur les blogs ou ailleurs.

Il faut aussi je pense prendre acte qu'avec l'avènement des blogs qui autorisent tout un chacun à avoir son propre espace web on va se retrouver (ou plutôt on se retrouve déjà) avec tout plein de ressources intéressantes mais éparses et un tel projet peut aider à y accéder plus aisément.

Cela pourra également être intéressant pour les auteurs mêmes des liens *candidats*. Ils ont mis en ligne leur article qu'ils ont envie de faire connaître et diffuser ? Alors il leur suffira de passer sur le site et de proposer dans la foulée leur info (en un lien et trois lignes de description) qui sera tout de suite publiquement visible dans la catégorie des "news en attente". D'autres passeront et si ils jugent la news pertinente et digne d'être distribuée alors ils voteront pour elle et pouf, ça y est, elle se retrouvera en tête de gondole !

Bien, bien. Mais, toujours plus dur, quelle serait la différence avec fsdaily.com ?

Nous y voilà ☐

Il n'y aurait pas beaucoup de différences avec fsdaily.com (d'où est issue l'illustration de ce billet) puisque c'est un peu ça ce que nous voulons mettre en place justement. Les deux différences seraient donc le français et l'extension à la culture libre.

Pour me tenir au courant de l'actualité du libre je n'ai pas besoin de ça puisque mon lecteur de fil RSS m'apporte tout sur un plateau chaque matin.

Ah que j'aimerais tenir ce plateau !

N'importe quoi !

Euh... Oui, moi aussi j'ai un lecteur de fil [RSS](#) où s'accumulent les Linuxfr, Standblog, etc. sans oublier... Digg et FSDaily (quitte à ne plus trouver le temps de tout lire et faire le tri). Mais d'abord vous serez peut-être surpris d'apprendre que nous sommes encore peu nombreux à utiliser cette technique qui fait de nous, qu'on le veuille ou non, des [power users](#) en la matière. D'ailleurs à ce propos nous pourrions faire bon usage des fil RSS de notre futur Digg-like. Nous pourrions bien sûr les rajouter à notre propre lecteur mais également alimenter tout le réseau Framasoft (et tous les autres sites

qui le souhaitent) non seulement avec le fil RSS principal (qui donne les news les plus votées) mais également avec des fil RSS de tags ou de catégories spécifiques. Toutes les combinaisons seront potentiellement possibles.

Et puis je ne pense pas qu'on puisse circonscrire l'info autour du libre à nos uniques abonnements RSS sachant que le libre se démocratise chaque jour un peu plus et que de plus en plus de monde, venus de divers horizons, agissent, proposent ou s'emparent du débat. Sans oublier qu'on se sent parfois un peu seul, snif, avec notre lecteur RSS. Ici il y a une dimension collective et communautaire de types échanges de liens et de bonnes infos, et peut-être aussi une volonté d'apporter et partager de l'information qui fait sens dans un monde où les grands médias se focalisent souvent trop sur l'événementiel et le spectaculaire.

Enfin il y a toujours cette spécificité de la culture libre...

Mais, mon bon monsieur, c'est quoi cette "culture libre" au juste ?

C'est un peu une question piège ! En fait je n'en sais trop rien.

Nous voilà bien !

Le plus simple est encore de citer quelques exemples. Il y a bien entendu les logiciels libres et des initiatives très proches comme Wikipédia. Il y a aussi les Creative Commons ([ce qui n'empêche pas le débat !](#)) et dans son sillage tout ce qui touche aux créations culturelles et artistiques avec des initiatives comme [In Libro Veritas](#) ou [Dogmazic](#). Il y a tout ce qui gravite autour de la propriété intellectuelle, de l'interopérabilité, des brevets, du droit d'auteur... Ce qu'à l'occasion de la loi DADVSI on a appelé les libertés numériques. A la frontière je mettrais bien des actions comme [Critical Mass](#), le [Bookcrossing](#) ou encore les [Réseaux d'échanges réciproques de savoirs](#) mais ceci n'engage que moi.

Il y aura aussi peut-être à terme son influence sur le politique (la démocratie participative tout ça...), sur le sociologique (tout système trop pyramidal tout ça...) et sur l'économique (la dualité monde marchand et monde non marchand [chère à François Bayrou](#) tout ça...). Sans oublier le relationnel et une certaine éthique. Et tant que j'y suis un peu de commerce équitable et une pincée d'écologie. Un véritable art de vivre en construction quoi !

Méfiez-vous le librocentrisme vous guette ! Ne seriez-vous pas également un peu idéaliste sur les bords ?

Oui *un peu* et j'assume cette naïveté. Ce n'est pas autrement qu'a réussi le projet fou mais surtout *impossible* Wikipédia.

De toutes les façon ce seront les participants qui alimenteront le site et donc ce seront eux qui donneront le ton. C'est un des paris du projet que d'arriver tout de même à un truc cohérent malgré ou plutôt grâce à la possibilité offerte à chacun d'y placer et de voter pour la news de son choix.

Justement, faites-vous donc une confiance aveugle en la sagesse des foules ? Qu'est-ce qui va me garantir que les news qui ont le plus de votes seront les plus intéressantes ? Et puis d'abord les sites à la sauce web 2.0, il faut du monde pour que cela fonctionne.

Oula, ça en fait des questions !

La première chose à dire c'est que je préfère de loin l'expression [réseau social](#) à *web 2.0*, ça fait plus associatif et moins... start-up ! Ensuite, n'est pas Wikipédia qui veut, non je ne fais pas une confiance aveugle à [la sagesse des foules](#) et rien ne nous garantit a priori que les news qui auront le plus de votes seront les plus intéressantes. Je dirais que c'est la beauté du jeu mais je crois cependant que Framasoft possède tout de même quelques bonnes cartes en main.

Digg, del.icio.us, Flickr, YouTube... ça tourne effectivement bien parce qu'ils bénéficient à plein de l'effet réseau lié à la très forte fréquentation. C'est à nuancer mais on peut tout de même affirmer que la qualité est ici liée à la quantité dans la mesure où les utilisateurs ont un choix plus ample pour sélectionner leurs favoris. Flickr avec 3 pékins qui se partagent 12 photos, non seulement ça ne le fait pas mais ce n'est tout simplement plus Flickr.

Tout ça pour dire que nous n'aurions pas bien entendu la prétention de rivaliser avec les exemples ci-dessus mais je pense que l'échelle de fréquentation du réseau Framasoft est tout de même suffisante pour permettre au site de bien se lancer en lui offrant de suite une certaine visibilité. Une visibilité propre à susciter curiosité et, j'espère, intérêt mais également propre à inviter chaque jour un peu plus de monde à rejoindre le projet en votant et proposant des news. Je pense également que l'expérience et la forte *culture du libre* de certains de nos utilisacteurs (dont les membres de notre forum) seront un plus pour fédérer le projet, s'appropriier l'outil et proposer de la qualité.

C'est d'ailleurs un peu là que réside, en toute fausse modestie, l'un des atouts du [réseau Framasoft](#). Dans cette capacité à fédérer et mettre en place des projets (le dernier en date c'est la joyeuse petite équipe de traducteurs compétents et réactifs de chez *Framalang* dont on peut voir souvent des traces sur ce blog) parce qu'il y a du monde qui passe, un monde qui pense comme nous que *la route est longue mais la voie est libre*, et un monde qui se sent d'autant plus en confiance qu'on est là depuis un petit bout de temps et que, je crois, on a déjà fait pas mal de petites choses pour la diffusion du logiciel libre et son état d'esprit.

Je ne dis pas que chez nous ça prend à tous les coups, loin de là et on a connu quelques beaux ratés. Mais ça peut prendre à cause des arguments du paragraphe précédent. Autant de bonnes raisons d'essayer de [ne pas mettre tout de suite la clé sous](#)

[la porte](#) □

Arrêtez vous allez m'émouvoir.

Telle était bien mon intention !

Euh, revenons à nos moutons. Comment allez-vous mettre en place techniquement un tel site ? Digg n'a, à ma connaissance, jamais voulu montrer le code source de la plate-forme qui gère son site.

Et pour cause ! Digg n'a pas placé son outil sous licence libre pour les mêmes raisons que l'écrasante majorité de tous les sites étiquetés *web 2.0*. Pour être le premier (voire l'unique) dans son secteur, attirer du monde et ce faisant rendre chaque jour son outil un peu plus pertinent au fur et à mesure de la croissance de l'audience.

Imaginez qu'ils aient dès le départ libéré leur code ? Alors il y aurait eu risque de se retrouver avec une myriade de petits Digg-like, Flickr-like, del.icio.us-like ou YouTube-like dont aucun n'auraient vraiment émergés. Et alors adieu veau, vache, cochon, couvée et revente à prix d'or à Yahoo! ([del.icio.us](#), [Flickr](#)) ou Google ([YouTube](#)). C'est ce que j'appelle le "web 2.0 mais libre 0.2" (dont je n'arrive pas à trouver le temps pour en faire un billet blog).

Pourquoi 0.2 et pas carrément 0 ?

Pour la beauté de la formule qui n'a rien à envier à la vôtre !

Mouais... mais encore ?

Parce qu'il y a tout de même une dimension collective et collaborative dans l'élaboration et l'édition de ces sites. Et surtout, ouf nous sommes sauvés, parce qu'il reste l'inévitable Wikipédia qui non seulement garantit la licence libre des articles mais également de son outil de travail à savoir le moteur wiki [Mediawiki](#).

Un autre truc que j'aime bien chez Wikipédia, et qui nous concerne indirectement ici, c'est qu'il garantit le pluralisme des langues.

Soit mais alors pour notre problème technique...

C'est là que, tel Zorro, la communauté du libre intervient. Il y a une demande, il y a un besoin, mais un digg.com qui ne coopère pas. Qu'à cela ne tienne nous allons créer un outil similaire [from skratsh](#). Et c'est ainsi qu'est né le très libre [Pligg](#) qui n'a plus grand chose à envier à son modèle (pour s'en convaincre il suffit d'aller faire un tour sur fsdaily.com). Tout ça pour dire qu'on tient l'outil et merci pour eux ☐

Il est effectivement fondamental de bien tenir son outil... Autre chose, avez-vous déjà choisi le nom de baptême de votre projet ?

Non car nous sommes prudents voir superstitieux. Mais rien ne nous empêche de demander aussi les avis pour cela. On avait bien pensé à *Frama.licio.us* mais c'est un peu obscur pour le néophyte et puis c'est moins un del.icio.us-like qu'un digg-like que l'on souhaite créer.

Et puis, vu la teneur même du sujet, pourquoi ne pas sortir des noms en *FramaTruc* pour une fois ?!

Bonne chance en tout cas. Sur le papier cela semble aussi cohérent que pertinent.

Merci Céline... Puis-je, euh, à mon tour me risquer à vous poser une question ?

Mais bien sûr. Faites, je vous en prie.

Euh... comment dire... êtes-vous libre ce soir ?

Décidément vous aimez les extensions du domaine du libre vous ! Je suis libre de refuser vos avances inappropriées oui.

Ne seriez-vous pas en train de vous égarer à nouveau ?

Je le crains... Rassurez-moi, vous couperez cela au montage ? Vous savez ma femme, tout ça...

Bien entendu. Vous pouvez compter sur moi ! Un dernier mot ?

Oui. Pour que la mayonnaise prenne et que *la sagesse des foules* ne nous entraîne pas au départ un peu partout c'est-à-dire un peu nulle part, il est important selon moi de ne pas lancer le site à *vide*.

Si il y a quelques lecteurs disponibles dont l'assentiment pour ce projet confine à l'enthousiasme, nous les invitons à se manifester pour constituer ensemble une petite équipe de premiers utilisateurs (aKa AT framasoft.net). Nous chercherons alors ensemble à mieux définir et circonscrire le champ de cette *culture libre* (en échangeant points de vue, liens et fils RSS préférés). A charge également pour l'équipe, et c'est très important pour ne pas louper l'*inauguration officielle* (peut-être en septembre prochain ?), d'alimenter les premiers liens, tags, et catégories du site afin de faire tout de suite comprendre de quoi il s'agit à ceux qui découvriront le projet, puis voteront, puis proposeront à leur tour des news.

Monsieur aKa, malgré vos égarements bien français, je vous remercie.

Merci à vous, ce fut un plaisir. Bon retour à Outokumpu.